

## Avec l'AIAPA, un voyage à Parme au Festival Verdi 2017

Organisé par l'Association italienne d'Aix et du Pays d'Aix (AIAPA) en complément du cycle "Thème et variations" qu'Olivier Braux y mène depuis trois ans, ce voyage a permis aux personnes qui suivent ce cycle (membres de l'AIAPA, Amis du Festival, entre autres) d'assister à trois opéras du Festival Verdi 2017 de la ville où le Maître a vécu et créé, et de visiter les sites verdiens situés dans les environs. Nous avons donc passé quatre jours dans le duché de Parme, à consommer du « Verdi » par tous les sens, la vue et l'ouïe (les opéras de *Jérusalem*, *Stiffelio*, *Falstaff*), le goût (il y a une gastronomie verdienne), l'odorat (les jardins de sa grande propriété), le toucher (les bois des violons du luthier de Crémone)...

## FESTIVAL VERDI



Dessin figurant sur les petites serviettes en papier  
dans les bars de Parme



La première halte du bus au col d'Eze, pour boire le petit café du matin  
en route pour Parme, avec vue plongeante sur le rocher de Monaco

## Voyage des contrastes



Les alignements d'« arbres aux sabots » dans la brume de la basse plaine Padane,  
plus tard le même jour

Commencé dans le soleil en Provence et sur la Côte d'Azur, le voyage en car s'est poursuivi dans la brume de la plaine du Pô, et le brouillard ne nous a plus quittés dans les trois premiers jours. Il n'a cédé la place au soleil qu'aux 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> jours, ce qui nous a permis de voir comment l'Apennin voisin au sud et les Alpes lointaines au nord s'enlèvent brusquement au-dessus d'un vaste bassin dont l'« arbre hydrographique » est organisé autour du tronc majeur du *fiume Po*, le « grand fleuve ». Et de profiter enfin des panoramas ruraux de la plaine, dont l'horizontalité n'est rompue que par les saules et les muriers alignés au long des fossés et des canaux de drainage, par les nombreuses fermes isolées et les petits villages jalonnés de clochers élancés.

Autour de Parme, la basse plaine proche du Pô offre des sols alluviaux profonds et fertiles, qui ont favorisé une agriculture d'exploitations paysannes et de grands domaines à base de capitaux citadins, orientée aujourd'hui vers l'élevage laitier et fromager auquel a été associé l'élevage du cochon pour le jambon. Cette économie a été stimulée par deux appellations d'origine protégée : le *parmigiano reggiano* (le « parmesan » des plats de pâtes italiens), à ne pas confondre avec le *grana Padano*, produit plus largement dans la plaine padane et le *prosciutto di Parma*, rival du *San Daniele* du Frioul, et dont le *culatello* est la partie la plus fine. Après les explications détaillées de nos guides sur ces spécialités culinaires, nous les avons largement goûtées autour des plats de pâtes à la farine de blé tendre et aux œufs (cappelletti, par ex.), car nous sommes dans l'Italie du Nord, celle du blé tendre, au contraire de l'Italie du blé dur au Sud, des spaghettis et des macaronis ; en accompagnement de ces plats, des vins des *colli di Parma* (malvoisie, sauvignon, fortana...). Cette campagne padane a fait surgir dans le groupe des souvenirs cinématographiques contrastés : la vue des grandes fermes isolées de la plaine (dont certaines sont

aujourd'hui abandonnées par la concentration des exploitations) a ranimé le souvenir des drames des luttes sociales agricoles avec « 1900 » de Bertolucci, et « L'arbre aux sabots » de Olmi (qui se situe en fait dans la région de Bergame). En traversant le petit village de Fontanelle di Rocca Bianca sur le chemin de Crémone, près du Pô, notre guide Ricarda a évoqué l'enfant du village (fils d'une institutrice), Giovanni Guareschi : la peinture pleine d'humour des conflits dans le milieu paysan entre l'Eglise et le parti communiste a fait de son roman « Le petit monde de Don Camillo » un bestseller, ce qui lui a valu d'être transféré au cinéma par Julien Duvivier, avec Fernandel en curé et Gino Cervi en maire (Peppone) et de donner naissance à une série de 6 films, pas moins !



A Roncole, Don Camillo et Peppone font vendre le *parmigiano* et le *prosciutto* aux pèlerins de Verdi



Une caverne d'Ali Baba pour les amateurs de jambon et de fromage dans une vieille rue du centre de Parme

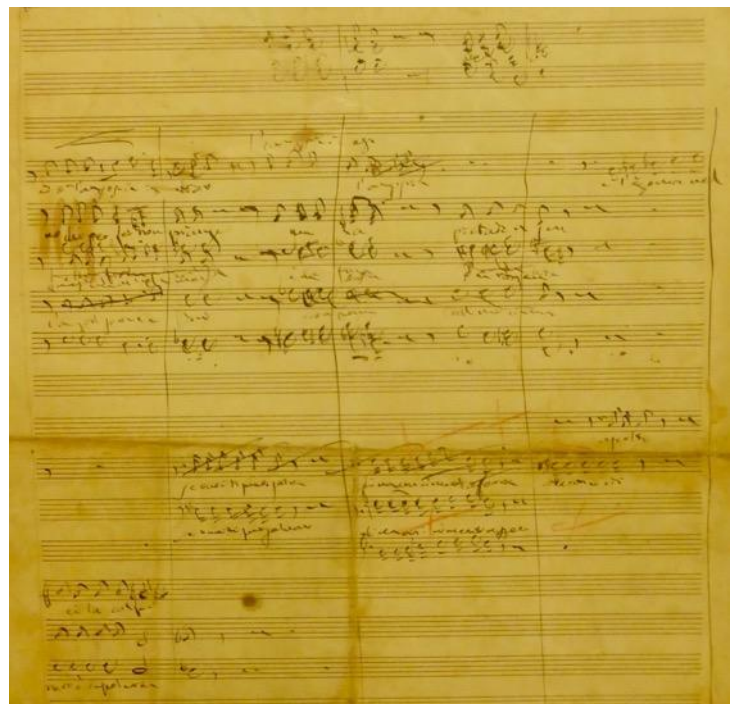


### Autour de Verdi : le pèlerinage

Ce parcours est facilité par la proximité des sites verdiens, qui se rassemblent dans la basse plaine du Pô entre son lieu de naissance, *Roncole*, dans la commune de Busseto et sa villa de *Sant'Agata sull'Arda*, résidence tardive du Maître et centre d'un grand domaine agricole d'où il put exercer son esprit d'entreprise et de charité sociale.

A Roncole, l'église *San Michelearchangelo*, voisine de la maison natale, abrite le petit orgue de village sur lequel Verdi a joué dans sa jeunesse, et la sacristie conserve quelques-unes des partitions qu'il a interprétées, ainsi que des photocopies de celles qui ont été annotées de sa main.





Brouillon de Verdi pour le nouveau final de l'acte III d'Othello (1894)

A *Busseto*, le souvenir de Verdi est omniprésent, et il trône devant le château (*La Rocca di Busseto*).

La *casa Barezzi*, sur la place centrale du bourg, a accueilli souvent Verdi, ami des maîtres de maison : elle est transformée aujourd'hui en musée, et les souvenirs historiques se combinent aux souvenirs musicaux dans l'ambiance feutrée de la demeure d'une famille cultivée de la bourgeoisie émilienne du 19<sup>ème</sup> siècle.

Le haut lieu, point d'orgue du pèlerinage, est la villa *Sant'Agata* à *Villanovasull'Arda*, car la visite de la chambre du maître est lourde de mémoire, augmentée par la grisaille du temps d'un petit matin froid et brumeux très automnal... Le petit parcours dans le parc y a ajouté une touche de romantisme, sous des arbres, marronniers, chênes, d'une grande hauteur, cachant sous leurs frondaisons jaunissantes des petites pièces d'eau déjà couvertes de feuilles mortes, où se mirent un petit pont, une statue de faune...



A l'entrée de la villa de Verdi, un platane « géant »



Dans le jardin de la villa de Verdi



Vision japonisante dans le parc aux couleurs de l'automne

La dernière station du pèlerinage n'est pas moins chargée de mémoire verdienne : la villa patricienne des Pallavicino (une grande famille bourgeoise de *Busseto*), au curieux plan en croix ceinturée de douves (17<sup>ème</sup> siècle), abrite le *Museonazionale Giuseppe Verdi*. Les décors de ses principaux opéras ont été reconstitués par des fresques peintes sur les murs : chaque pièce est consacrée à une œuvre, et l'effet est saisissant car la musique correspondante est diffusée en même temps que vous traversez la « scène » copiée des sources documentaires de la « première » à l'époque de Verdi.



Une « image » de la tempête dans le port de Chypre, au premier acte d'*Otello*, sur la scène de la Scala de Milan, en février 1887.



Les bijoux et l'éventail de Manon Lescaut au MetOpera de New York en 1965 (cristal de Bohême)

A l'écart de la villa, les écuries annexes ont été transformées en musée de « la Tebaldi », fameuse interprète verdienne s'il en fut. Nous sommes toujours sur scène, car les souvenirs de la grande soprano lyrique/grand lyrique sont nombreux (photos, affiches...) et superbes : les robes de scène, les bijoux..., brillent comme s'ils avaient été portés hier.

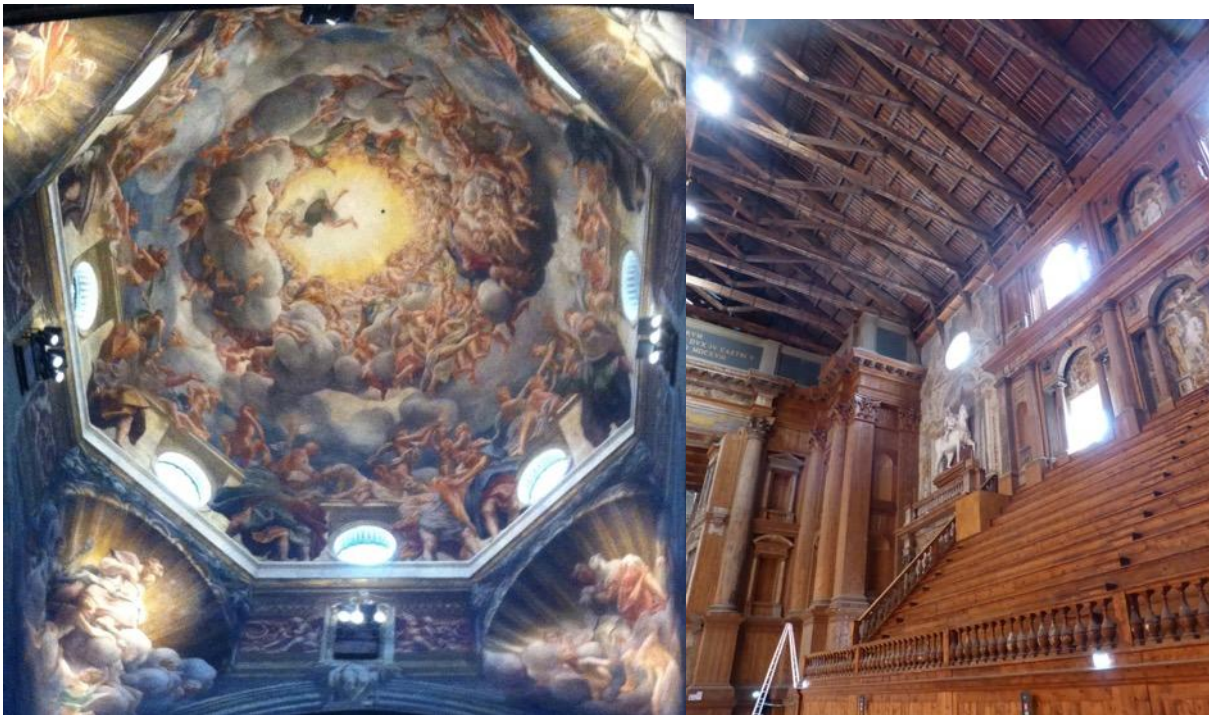
## Villes et châteaux de la Renaissance

### Parme et le festival de la pierre

Nous avons retrouvé, dans la capitale du duché, une autre cité-état de l'Italie centrale, moins prestigieuse peut-être que Florence ou Sienne, mais tout aussi curieuse dans son originalité : la massivité du palais de la *Pilotta*, arène et musée, dont les voutes extérieures, le soir, rappellent les gravures des prisons de Rome par Piranèse, le palais Ducal au milieu de son parc aux platanes immenses, sur l'autre rive du fleuve, le palais du Gouverneur et ses trois cadrans solaires (une méridienne, et deux cadrans journaliers, l'un pour le matin, l'autre pour l'après-midi)... Les monuments dont le marbre rose ou blanc tranche sur les énormes pavés de pierre sombre transportés depuis les carrières de roches métamorphiques des Apennins proches ou des Alpes plus lointaines.

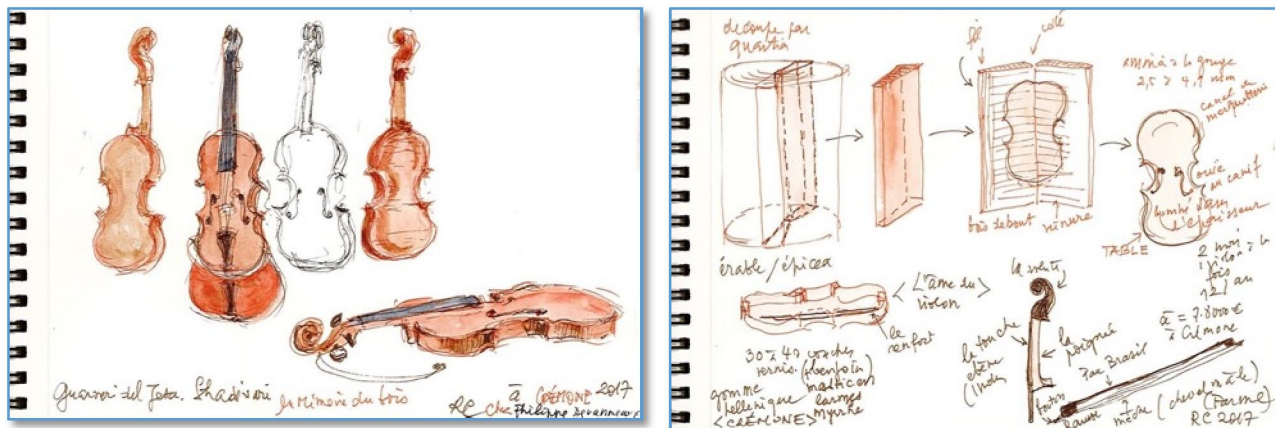


Deux « must » incontournables de Parme :



- La coupole du transept de la cathédrale, peinte par le Corrège, et qui fut qualifiée par des commanditaires de « soupe de grenouilles », alors que la maîtrise de l'enchevêtrement des corps et de la perspective contre-plongante est tout simplement époustouflante.
- La salle du théâtre Farnèse, dans le palais de la *Pilotta*, arène immense de pierre et de bois, dans laquelle fut donné l'opéra *Stiffelio*.

### Crémone et l'art du violon



L'excursion à Crémone fut l'occasion de visiter l'atelier d'un luthier, Philippe Devanneaux, installé à l'ombre de la cathédrale, et dont la petite échoppe regorge d'instruments délicats dont il nous expliqua la fabrication, en nous faisant toucher les bois et respirer les vernis...

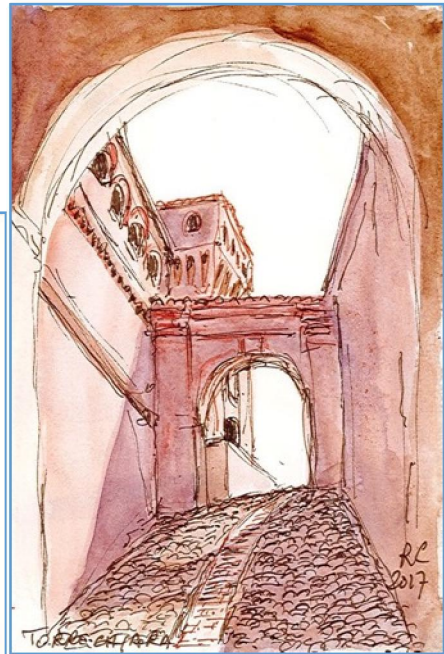
Crémone est aussi une ancienne cité-état dont la cathédrale dit encore assez aujourd'hui les prétentions politiques basées sur un dynamisme économique certain : un clocher de brique qui s'élève jusqu'à 103 m et qui fut longtemps le clocher le plus haut d'Italie, sinon d'Europe, une façade de marbre à colonnettes qui est une des plus vastes de la Renaissance italienne. Sans parler de la hauteur et de la largeur des nefs, du transept et de leurs bas-côtés, qui ont multiplié les surfaces à peindre, pour le plus grand bonheur des artistes locaux et forains : on en sort avec un torticolis tellement il y a d'œuvres à admirer sur les murs, les plafonds, la coupole, le transept, les bas-côtés...



L'iconographie « écrasante » de la nef de la cathédrale de Crémone

Obsession de la hauteur et du vertige dans les marbres de la façade

### Torrechiara, la rocca du Condottiere



Sur la première colline apennine qui domine de 80m la campagne au sud de Parme, l'énorme forteresse impressionne par la hauteur et les volumes de ses murailles ; destinée à décourager tout adversaire éventuel, tellement l'issue d'un siège d'une telle fortification pouvait sembler hasardeuse avec les moyens de l'époque. Mais dans cette carapace de pierre, rébarbative et froide dans ses multiples remparts, tours, courtines, ponts... (surtout dans le brouillard qui masquait tous les horizons), nous allons découvrir des « appartements » d'une richesse picturale inattendue. Un contrepoint dont la Renaissance a eu souvent le secret : une forteresse pour asseoir la puissance d'une grande famille de Parme, les Rossi, régnant sur le plat pays, servant aussi d'écrin aux amours du seigneur des lieux (Pierre Maria II Rossi, qui fut chef de guerre pour le compte du Duc de Milan) pour une jolie maitresse (Bianca Pelegrini).





\*une « chambre d'or » (qui rappelle en plus rustique la « chambre des époux » à Mantoue) pour les amants, où Bembo a peint au plafond, autour de la belle Bianca à la recherche de son époux, quatre paysages représentant les villes et les châteaux en possession de la famille Rossi.

\*une suite ininterrompue de pièces décorées par des paysages imaginaires et par des grotesques si surprenants par leur nombre et leur inventivité qu'il est difficile de rendre par des mots la profusion, l'imagination, le délire graphique, l'inventivité, des peintres qui ont réalisé cet ensemble... « indescriptible ».





Ces photos résument pauvrement l'abondance et l'impressionnante fantaisie des artistes, en illustrant tout de même les trois thèmes qui se répètent : les grotesques, les paysages peuplés de scènes mythologiques, les ciels flamboyants peuplés d'une multitude d'oiseaux de toutes sortes et de toutes tailles. Les fresques de paysages et de ciels ont été tellement bien restaurées qu'elles prennent des allures d'immenses aquarelles. Dans ces délires, la mythologie, l'histoire et la géographie tiennent une grande place, et il faudrait des journées entières pour déchiffrer ce livre d'or. Ils reflètent aussi la dextérité des exécutants, qui tiennent à montrer leur savoir-faire graphique et pictural, et quelques fois l'humour ou la satire ne sont pas absents.



Quelle maîtrise parfaite de la perspective « cavalière » dans cette double galerie voutée en plein cintre !!!



Ne peut-on pas y voir un pastiche du collier de l'ordre de la Toison d'or ?



## Rocca San Vitale di Fontanellato

Après Torrechiara, ce petit château « urbain », conçu comme une forteresse avec donjon, remparts et douves, semble une maquette en comparaison, maquette qui n'avait d'autre prétention militaire que de protéger ses habitants, en l'occurrence la famille, de troubles citadins menaçants... ou d'un coup de main d'un rival entreprenant. Habité jusqu'il y a peu par les descendants de la famille noble qui l'a fait construire, il abrite comme son aîné une pépite dans son écorce qui se veut rugueuse mais ne l'est pas : c'est une chambre d'amour presque aveugle, où Parmigianino a peint sur les murs et le plafond un curieux cycle de la tragédie d'Actéon, avec des personnages à l'allure trouble et à l'œillade coquine (ce qui sied en quelque sorte à la destination de l'endroit).



Le moment où Actéon, transformé en cerf par Aphrodite, est dévoré par ses chiens...

Ajoutons-y deux curiosités :



Dans le petit musée « familial » : un théâtre « de poche » pour que les enfants de la famille jouent à l'opéra en utilisant des figurines et des décors peints mobiles

Dans une des tours d'angle du rempart, une « chambre obscure », où le paysage extérieur est reproduit sur un écran horizontal (les spectateurs s'assoient devant) par un mécanisme optique installé devant un trou du

mur extérieur de la tour. Il suffit d'intercepter l'image visible au travers du trou par un prisme optique qui la renvoie à angle droit sur l'écran, ce qui la remet à l'endroit, car en vision directe, l'image de l'extérieur apparaît inversée. (Mais je suppose que tout le monde connaît le principe de l'appareil photo... sinon, consultez nos compatriotes Niepce et Daguerre.)

Enfin, le dernier jour, avant le retour au bercail par un grand soleil, nous terminons en beauté avec une dernière icône de la peinture parmesane, dans la Galerie Nationale du palais de la *Pilotta* :



Une fresque d'Antonio Allegri, dit « le Corrège » provenant de l'église de Saint-Jean l'évangéliste à Parme, et représentant le couronnement de la Vierge.

Roland Courtot  
Novembre 2017  
(dessins et photos de l'auteur DR)

Verdi tel que chez lui...

Trois opéras de Verdi trois jours de suite, véritable rêve de festivalier ! Et quels opéras ! La première tentative du maître parmesan pour conquérir le public parisien avec les canons de l'Académie Royale de musique (*Jérusalem*)



*Croisés assoiffés près de Jérusalem*  
Francesco Hayez



et le dernier opus des « années de galère » (l'admirable *Stiffelio*, créé quatre mois avant *Rigoletto* et scandaleusement éclipsé depuis). Du jamais – ou très rarement – représenté : de quoi ravir l'amateur d'opéra fatigué de comparer les Violetta ! Et, pour finir, le plus prodigieux éclat de rire (*Falstaff*), certes vu et revu, mais une oreille tant soit peu musicienne peut-elle se lasser de cette pointe de diamant ?

Pour *Jérusalem*, le TeatroRegio a trouvé dans le metteur en scène Hugo de Ana l'homme de la situation, capable de contourner la difficulté consistant à suggérer la splendeur de ce qui fit de l'Opéra de Paris la première scène du monde entre 1830 et 1850. Créateur lumière, costumier, décorateur, l'Argentin s'est inspiré de peintres orientalistes et des toiles historiques du grand romantique italien Hayez, *La soif soufferte par les premiers croisés devant Jérusalem* notamment, dont nous avons pu voir le lendemain la reproduction au Museo Nazionale Giuseppe Verdi. Décor minéral, de sable, de pierres sculptées à l'antique à même la roche, de métal sombre et menaçant, envahi d'accessoires orientaux à foison, la scène s'est filigranée, notamment entre les différents tableaux, d'extraordinaires motifs géométriques voire cosmiques (un véritable ciel astrologique avec ses révolutions de planètes).

La production a eu raison de pousser le respect de l'esthétique du Grand Opéra à la française jusqu'à conserver le ballet. Les opéras de Halévy, Meyerbeer et leurs géniales contrefaçons verdiennes (*Les Vêpres siciliennes*, *Don Carlos*, *Aïda*) sont des superproductions qui ne peuvent être ramenées aux dimensions du drame romantique courant sans être dénaturées. Il a pourtant paru bien longuet, moins par manque d'inspiration verdienne que par une chorégraphie de spectacle de fin d'année d'un obscur cours de danse.



Au chapitre des regrets, la distribution de doublures de deux rôles essentiels a considérablement terni la joie du lyricomane. La grande Annick Massis, belcantiste devant l'Eternel, remplacée par une Silvia dalla Benetta, au timbre de papier de verre et vocalisant avec une agilité d'hippopotame ; la grande classe de la basse Michele Pertusi, enfant du pays et idole du Regio parmesan, remplacée par un Mirco Palazzi à la peine aux deux bouts de sa tessiture et n'exhibant qu'un pauvre timbre, restait le vétéran Ramon Vargas. Hélas, trois fois hélas, à 57 ans, la voix de celui qui ne peut pas s'empêcher de chanter avec grâce et raffinement dans un style châtié si rare chez les ténors verdiens est désormais derrière lui. Avoir porté naguère à la perfection Werther, Ottavio ou Lenski et ne plus même chercher ses aigus (il les escamote) ! En être réduit à déployer une ligne de chant si tenue dans une aussi terrible grisaille ! Et comme ni le physique (ingrat) ni le jeu d'acteur (sommaire) n'ont jamais été son fort... Restait l'admirable cohésion des forces de la Filarmonica Arturo Toscanini (autre génie local) et des chœurs maison galvanisés par le *maestro concertatore e direttore*, Daniele Callegari, un de ces chefs de fosse qu'on dit « de routine », parce qu'ils n'officient ni sur l'estrade symphonique ni hors d'Italie et dont pourtant le métier et la parfaite connaissance des voix ont chauffé à blanc des musiciens qui ont joué la musique de Verdi, comme s'il y allait de leur honneur ! *Evviva l'Italia !*



On peut se demander ce qui pousse un metteur en scène qui alterne une sorte de beau (néo)classicisme (un *Parsifal* de vitrail troubadour à Bastille) avec un post-modernisme assez convenu (*Guillaume Tell* à Pesaro) à infliger aux spectateurs de *Stiffelio* de rester debout pendant toute la durée du spectacle, fût-ce dans *la platea* sublime du Teatro Farnese ? Il faut ajouter :

- que l'épreuve coûte 150€,
- qu'il faut longuement poireauter dans le courant d'air du grand escalier du Palazzo della Pillota en subissant un digest caricatural du livret en forme de pantomime, digne d'un cours d'art dramatique de quartier,
- que les portes gigantesques de la salle ne s'ouvrent qu'aux premières notes de l'ouverture que les derniers spectateurs entrés auront complètement manquée (!),
- qu'on met un certain temps à s'habituer à l'acoustique improbable d'un spectacle qui se joue au milieu du public infiltré par des figurants, tandis que le vaillant orchestre du Teatro Comunale de Bologne est relégué dans une fosse improvisée dans un coin,
- que les gradins sont recouverts de banderoles et de slogans qui, en France, relèveraient de la « Manif' pour tous », censés nous faire hair l'idéologie de la secte dont *Stiffelio* est le héros,
- que le comble de la bien-pensance est atteint quand deux garçons qui s'embrassaient se font tabasser par deux skinheads et un prêtre (dommage que Vick ait oublié que le père de l'héroïne est militaire : il aurait pu les achever) ...

J'arrête là la liste de tout ce qui relève du gadget épate-bourgeois et du conformisme le plus soumis à toutes les caricatures politiques et sociétales, parce que tout ce fatras est littéralement mis en pièces par une musique servie avec une ferveur grandiose par le chef Guillermo García Calvo et trois artistes survoltés. Maria Katzarava, dont le physique opulent s'accommode mal des nippes hideuses qu'on lui impose, n'a qu'à ouvrir la bouche pour que coulent à flots dans tous les registres d'une voix saine, ample et fruitée, tous les soleils de sa double origine mexicaine et géorgienne. Dans le rôle impossible de *Stiffelio*, Luciano Ganci impose un ténor vaillant (il y a des prémices d'*Otello* chez ce pasteur fanatique et trompé) et velouté à la fois. Enfin, dans un air qui annonce *Rigoletto*, presque contemporain, le baryton Francesco Landolfi, sur un contrôle du souffle impressionnant, impose un legato de grande école. Les seconds rôles sont tenus à la perfection. Il n'y a pas à dire, en dépit de toutes les modes, l'opéra italien, ce sont avant tout des voix. Bravi ! Bravi !





Un énième *Falstaff* pour quitter Parme ? Pas tout à fait. Transposé par le metteur en scène Jacopo Spirei, formidablement secondé par un décor à la fois réaliste et poétique (tout est de guingois, acidulé et sous-dimensionné) dans une Angleterre actuelle très *middle-class*, tout ce petit monde est campé avec une ironie féroce qui n'exclut jamais la tendresse. C'est exactement ce qu'il faut. Une Nanetta très rock n'roll, des serviteurs complètement déjantés, une Alice étonnante de niaiserie petite bourgeoise (on n'a pas de mal à deviner quelles sont ses séries préférées) et une Mrs Quickly total punk (Sonia Prina : luxe !). On peut rêver sir John plus touchant, plus usé et désabusé, mais dans une optique de pure comédie, Roberto de Candia sait son vieux farceur sur le bout des lèvres et distille les mots géniaux d'Arrigo Boïto avec une gourmandise réjouissante. Nous avons donc quitté le Teatro Regio ravis par les derniers feux de l'art verdien dans ce qu'il a de plus abouti. Qui d'entre nous, voyant s'éloigner l'Italie se sera dit, comme le bon peuple de Windsor : « *Tout est farce en ce monde.* » ? Allez savoir. Un bon viatique, en tout cas, contre les déceptions possibles...

Olivier Braux